



HAL
open science

Francophonie et anglicisation de la recherche et de l'enseignement supérieur

Pierre Frath

► **To cite this version:**

Pierre Frath. Francophonie et anglicisation de la recherche et de l'enseignement supérieur. Éditions de l'École Polytechnique, pp 49-58, 2022. hal-04010382

HAL Id: hal-04010382

<https://hal.science/hal-04010382>

Submitted on 1 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

*Pour une gouvernance linguistique des universités
et des établissements d'enseignement supérieur*

**Francophonie et anglicisation de la recherche et de
l'enseignement supérieur**

Pierre Frath

Professeur émérite de linguistique à l'Université de Reims

Observatoire Européen du Plurilinguisme

CIRLEP EA 4299

CELISO EA 7332

Pierre.frath@aliceadsl.fr

<http://www.res-per-nomen.org>

Résumé

Seules une vingtaine de langues parmi les quelques milliers encore parlées dans le monde donnent à leurs locuteurs le rare privilège de pouvoir exprimer l'ensemble des connaissances de la modernité, et parmi elles, le français. Mais si l'enseignement supérieur se fait en anglais, les scientifiques n'utiliseront plus le français pour parler de leurs connaissances et notre langue perdra alors ses domaines de spécialité. Nous serons alors rapidement *obligés* d'utiliser l'anglais pour la recherche, et les scientifiques de la francophonie n'auront d'autre choix que de passer à l'anglais pour leurs études et leurs travaux, avec dans de nombreux pays jusqu'ici francophones des répercussions en amont dans l'enseignement secondaire et primaire : l'on finira par remplacer le français par l'anglais comme langue véhiculaire. Ce sera la fin de la francophonie. Les quelque 250 000 étudiants étrangers qui étudient en français dans notre pays ne seront pas remplacés par un nombre équivalent d'anglophones, qui y réfléchiront à deux fois avant de choisir une pâle copie du modèle américain. La France perdra alors de son influence sur les affaires du monde ; elle sera ramenée à celle qui correspond à une population de 60 millions de personnes, c'est-à-dire moins d'un pour cent de la population mondiale

Abstract

Only about twenty of the few thousand languages still spoken worldwide give their speakers the rare privilege of being able to express scientific knowledge, French among them. If English becomes the language of higher education in France, scientists will eventually not be able to use French any more to speak about their knowledge and expertise and our language will lose its specialised

Pour une gouvernance linguistique des universités et des établissements d'enseignement supérieur

domains. We shall then *have to* resort to English for study and research with consequences in many francophone countries at the secondary and primary level: French could end up being replaced by English as a medium of education. This will mean the end of the French-speaking world. The 250,000 students at present studying in French at French universities will not be replaced by the same number of Anglophones who will think twice before choosing a pale imitation of the American model. France will then lose some of its political clout in world affairs and its influence will be reduced to the level of its population of 60 million, *i.e.* less than one per cent.

Introduction

Dans son discours à l'Institut de France, le 20 mars 2018, le Président de la République a fait une belle analyse de la situation de la francophonie, assortie de propositions d'action concrète. Il a insisté sur le fait que la francophonie ne peut survivre si le français se perd en France : « apprendre le français, dit-il, c'est d'abord l'apprendre en France et nous ne saurions proposer quoi que ce soit pour la francophonie si nous ne savons regarder nos propres imperfections, nos propres lacunes, parfois nos propres reculs ». Mais parmi les « reculs », le Président n'a pas mentionné l'anglicisation de la recherche et de l'enseignement supérieur, qui, si elle se poursuit, fera perdre au français sa capacité à exprimer et à créer des connaissances. La francophonie aura peu de chances d'y survivre.

Cette cécité présidentielle est très partagée. Il semble en effet que ni les politiques, ni les décideurs, ni le grand public, ni les universitaires, ni même beaucoup de chercheurs ne soient conscients du lien qui existe entre la diffusion mondiale d'une langue et l'accès aux connaissances qu'elle permet. C'est pourquoi nous commencerons par proposer une classification

Pour une gouvernance linguistique des universités et des établissements d'enseignement supérieur

*gnoséologique*¹ des langues qui permettra d'éclaircir les raisons des choix linguistiques que font les parents pour leurs enfants et en quoi ils affectent la place du français dans le monde. Nous examinerons ensuite la situation de l'Afrique et celle des francophones dans le reste du monde, avant de rappeler le processus qui peut mener une langue à perdre son accès aux connaissances. Nous terminerons par quelques suggestions.

*1. Une classification gnoséologique des langues*²

Nous distinguerons trois types de langues en fonction de leurs rapports avec la connaissance, à savoir les langues patrimoniales, les langues nationales et les langues d'accès universel à la connaissance. L'écrasante majorité des quelque six à sept mille langues encore parlées sont *patrimoniales*, c'est-à-dire transmises par le milieu familial et la communauté locale. Chacune comprend de nombreuses variétés, plus ou moins mutuellement compréhensibles. La plupart d'entre elles ne sont pas écrites ; lorsqu'elles le sont, elles ne disposent pas souvent de l'appareil

¹ D'une racine grecque *-gno* qu'on trouve dans *gignoskein*, « connaître », probablement dérivée de l'indo-européen *gno*, avec le même sens, qu'on retrouve aussi dans le latin « cognoscere », le français « connaître », l'allemand « kennen » et l'anglais « to know ».

² Le linguiste Louis-Jean Calvet (1999) a proposé un modèle « gravitationnel » des langues qui distingue une langue hypercentrale, l'anglais, des langues centrales et des langues périphériques. Ce modèle se fonde sur le bilinguisme des locuteurs, qui vont préférentiellement choisir d'apprendre une langue située au niveau de la leur ou bien au niveau supérieur. Mais pour éclairant qu'il soit, le modèle de Calvet ne dit rien du *moteur* du choix, qui dépend essentiellement des espoirs que les parents nourrissent pour les futures carrières de leurs enfants, et donc de leurs études dans une langue qui leur donnera accès aux connaissances nécessaires, ce que le modèle gnoséologique exprime mieux, nous semble-t-il.

***Pour une gouvernance linguistique des universités
et des établissements d'enseignement supérieur***

linguistique et pédagogique nécessaire à leur enseignement. Pour construire un tel appareil, il faudrait commencer par choisir une variété standard, ce qui ne va pas sans problèmes.

Les langues patrimoniales sont souvent les dépositaires d'un très riche vocabulaire agricole ou de chasseur-cueilleur, qui s'oublie lorsque les modes de vie changent. Pour apprendre les termes nécessaires à la vie moderne, leurs locuteurs doivent alors nécessairement apprendre une ou plusieurs autres langues, à commencer par les langues *nationales* de leurs pays.

Les langues nationales, au nombre de quelques centaines, sont des variétés qui se sont imposées politiquement sur des territoires délimités, se sont standardisées et se sont dotées de l'appareil linguistique nécessaire à leur apprentissage. Les langues nationales finissent par avoir raison des langues patrimoniales notamment parce que leurs locuteurs les considèrent comme plus prestigieuses et qu'ils en ont besoin pour étudier et se former. Ils cessent de les transmettre à leurs enfants et c'est la langue nationale qui devient alors leur langue maternelle, ce qui condamne la langue patrimoniale à l'horizon de deux ou trois générations³. Certaines langues patrimoniales, en Afrique notamment, sont en train de se constituer en langues nationales, mais cela change rien au sort des autres langues patrimoniales car ce sont justement les langues nationales qui sont leurs fossoyeurs.

Les langues nationales sont utilisées à l'école et sont ainsi en mesure d'exprimer les connaissances ordinaires des locuteurs. Elles sont aussi les langues de la littérature et du journalisme. Mais elles ne sont pas toutes utilisées dans les sciences. Celles qui

³ C'est ce processus qui est à l'origine de la disparition en cours des langues régionales : elles ne sont les langues maternelles que d'une fraction déclinante de leurs locuteurs potentiels.

Pour une gouvernance linguistique des universités et des établissements d'enseignement supérieur

le sont donnent à leurs locuteurs la capacité d'exprimer *toutes* les connaissances de la modernité. On peut les appeler des langues d'accès *universel* à la connaissance. Il s'agit du français, de l'anglais, de l'allemand, de l'italien, du russe, du chinois, du japonais et de quelques autres, sans doute pas plus d'une vingtaine. Les locuteurs de langues nationales non universelles, par exemple les Finlandais, doivent apprendre une de ces langues s'ils veulent penser la modernité.

L'anglicisation de l'enseignement supérieur et de la recherche est en train de faire disparaître l'usage des autres langues universelles dans les sciences, les transformant petit à petit en langues purement nationales. C'est déjà le cas du suédois, et le processus est en cours en néerlandais, en italien, en allemand, et dans d'autres langues. Le français n'est qu'au début de l'abandon de son universalité, un processus encore entièrement réversible si des mesures sont prises rapidement.

2. La situation en Afrique francophone

Selon certaines études démographiques, le nombre de francophones pourrait dépasser les sept cent millions à l'horizon 2050⁴ et le milliard en 2065⁵, ce qui placerait le français en troisième position des langues les plus parlées dans le monde, derrière l'anglais et le chinois, et avant l'espagnol, l'arabe, le portugais et l'allemand⁶. Nous allons montrer que cela ne pourra être le cas que si notre pays maintient sa tradition d'excellence

⁴ D'après le site du journal *Le Monde*
(https://www.lemonde.fr/afrique/visuel_interactif/2014/11/30/ou-en-est-la-francophonie_4528533_3212.html).

⁵ D'après le site de l'observatoire de la francophonie
(<http://observatoire.francophonie.org/qui-parle-francais-dans-le-monde/>).

⁶ *Idem*

***Pour une gouvernance linguistique des universités
et des établissements d'enseignement supérieur***

dans la production des connaissances en français, et pour cela, qu'il continue à utiliser sa langue dans l'enseignement supérieur et la recherche.

C'est en Afrique que se trouveront 85% de ces francophones⁷. Jusqu'ici, c'est le français qui a joué le rôle de langue nationale en Afrique francophone (l'anglais dans la partie anglophone), car c'est dans cette langue que les enfants sont scolarisés. Comme le français est une langue universelle, les étudiants africains disposent d'un accès direct aux connaissances dans les universités francophones en Afrique, en Europe, ou ailleurs.

Si le français cesse d'être utilisé dans l'enseignement supérieur et la recherche, les Africains francophones n'auront *pas d'autre choix* que de se tourner vers l'anglais pour leurs études. Ceci aura pour effet le remplacement à terme du français par l'anglais dans les écoles secondaires et primaires. C'est l'anglais qui sera alors devenu leur langue de scolarisation. Le français continuera d'exister en tant que langue populaire, comme le nouchi en Côte d'Ivoire ou le camfranglais au Cameroun, mais il ne sera plus la langue de l'enseignement supérieur, de la recherche et des connaissances.

Le gouvernement français finance de nombreux projets destinés à maintenir et développer le français en Afrique. Ces efforts seront sans effet si nous continuons d'angliciser aveuglément la recherche et l'enseignement supérieur. La première mesure à prendre pour sauvegarder la francophonie serait d'encadrer l'usage de l'anglais dans les universités, c'est-à-dire de ne l'utiliser que dans sa fonction de *lingua franca*, où il est bien utile, comme il sera vu plus loin, et de ne pas lui donner la place du français dans les enseignements.

⁷ *Idem*

Pour une gouvernance linguistique des universités et des établissements d'enseignement supérieur

3. La situation des autres francophones

Notre pays accueille environ 250 000 étudiants étrangers. Ce chiffre place la France, selon les estimations, au troisième ou au quatrième rang des pays accueillant des étudiants étrangers, et au premier pour une langue autre que l'anglais. Si les enseignements se font en anglais en France, les étudiants étrangers n'auront pas de raison particulière de choisir une université française. Ne pouvant plus envisager d'études en français pour leurs enfants, les francophones choisiront de leur faire apprendre l'anglais, et ce sera la fin de l'enseignement de notre langue à l'étranger. Ceux qui viendront en France faire des études en anglais ne seront sans doute pas les meilleurs anglophones (qui iront dans des universités anglo-saxonnes), et il faudra sans doute, comble d'absurdité, leur donner des cours d'anglais en même temps qu'aux étudiants français.

Toutes les études ont montré que l'anglicisation des universités s'accompagne d'une baisse de niveau⁸. En France, on comprend aisément pourquoi : le niveau moyen des enseignants est intermédiaire (B2)⁹ et celui des étudiants va de débutant à intermédiaire (A2-B1)¹⁰. On peut dès lors s'interroger sur la valeur d'enseignements dans un niveau aussi bas ; l'attractivité de

⁸ Voir par exemple Truchot 2011 et Kelly Paul, Pelli-Ehrensberger Annabarbara & Studer Patrick 2009.

⁹ Il s'agit là d'une estimation car il n'y a pas de statistiques dans ce domaine. Ce manque d'intérêt pour le niveau en anglais des enseignants auxquels on impose des enseignements dans cette langue est en soi révélateur du manque de sérieux et de réflexion des décideurs universitaires.

¹⁰ Il n'y a pas non plus de statistiques globales sur le niveau d'anglais des étudiants en France. Notre estimation provient de l'analyse des résultats d'étudiants de l'université de Reims qui se sont présentés *volontairement* à diverses certifications. Il est ainsi probable que cette estimation soit très optimiste, les étudiants de faible niveau ne se présentant pas.

Pour une gouvernance linguistique des universités et des établissements d'enseignement supérieur

nos universités en sera sans doute durement affectée. Au lieu d'être dans une position privilégiée et originale, la France sera en compétition avec les autres pays, une compétition qu'elle perdra par abandon de sa tradition d'excellence.

4. Processus qui mène à la perte de l'accès universel aux connaissances¹¹

Nous rappelons ici les étapes du processus qui pourrait mener à la fin de l'universalité de notre langue. Il commence par des pertes terminologiques suivies de l'abandon des bibliographies en français et donc des traditions de recherche qu'elles transmettent ; tout cela aboutit à une diminution de la créativité et à la domination de la recherche anglo-saxonne, pas forcément meilleure et bien souvent moins bonne, surtout dans les sciences humaines.

- *Perte de terminologies et de domaines*

La perte la plus immédiate est celle des terminologies techniques et scientifiques. Les étudiants apprendront les terminologies anglaises et, même s'ils les connaissent encore en français, ils ne les utiliseront plus. Une telle évolution produit à l'horizon d'une ou deux générations ce qu'on appelle des pertes de domaines : les spécialistes des disciplines anglicisées ne seront plus capables de communiquer entre eux dans leur langue maternelle, qui aura de fait perdu ces domaines. La Suède est déjà dans ce cas, et certains s'en inquiètent. Pour le *Sydsvenska Dagbladet* du mercredi 19 mars 2008,

« le statut de la langue suédoise n'est plus aussi évident que dans le passé. Dans certains milieux, notamment chez les personnes avec un haut niveau de formation technique, médicale et scientifique, le suédois a été quasiment

¹¹ Cette section et la suivante reprennent des passages de Frath 2018a et 2018b.

Pour une gouvernance linguistique des universités et des établissements d'enseignement supérieur

remplacé par l'anglais. C'est ce qu'on appelle une perte de domaine. Les défenseurs de la langue redoutent que le suédois subisse, au cours des prochaines années, un recul similaire dans d'autres secteurs du monde du travail et de la politique ».

La situation n'a pas évolué en Suède depuis cette date, ce qui donne à penser qu'une fois anglicisé, un système universitaire résiste au retour vers le *statu quo ante*¹².

- *Perte de mémoire et de créativité*

Les étudiants anglicisés abandonneront les bibliographies en français parce qu'elles seront vite obsolètes. Du coup, ils perdront aussi leurs propres traditions, et pourtant, même dans les sciences dites exactes et les mathématiques, les approches et les méthodologies varient souvent considérablement d'une langue à l'autre. Voici ce que dit Laurent Lafforgue, mathématicien français, lauréat de la médaille Fields¹³ :

« Les mathématiques sont quasiment la seule science où, en France, les chercheurs continuent à publier couramment leurs travaux dans notre langue. On a coutume de dire que c'est parce que l'école mathématique française occupe dans le monde une position exceptionnellement forte qu'elle peut préserver cet usage. Je suis persuadé que la relation de cause à effet est inverse ; c'est dans la mesure où l'école mathématique française reste attachée au français qu'elle conserve son originalité et sa force. *A contrario*, les faiblesses de la France dans certaines disciplines scientifiques pourraient être liées au délaissement linguistique ».

« La créativité scientifique est enracinée dans la culture, dans toutes ses dimensions - linguistique et littéraire, philosophique, religieuse même ».

Il est possible d'acquérir des connaissances dans une langue étrangère simplifiée telle la variété d'anglais utilisée pour la communication internationale ; il est possible de les utiliser professionnellement, mais il sera difficile d'en créer de nouvelles,

¹² Voir Cabau 2014.

¹³ Lafforgue 2005 et 2016.

Pour une gouvernance linguistique des universités et des établissements d'enseignement supérieur

car elles seront coupées de la puissance métaphorique de la langue ordinaire et de ses nombreuses passerelles sémantiques et étymologiques.

- *Domination*

L'anglicisation provoquera un abandon des traditions locales au profit de travaux américains pas forcément meilleurs. En Allemagne, une longue tradition d'études linguistiques diachroniques a produit des résultats fascinants en étymologie et en histoire des langues. Elle a été largement abandonnée au profit d'une linguistique internationale d'inspiration américaine, très banale, construite sur des hypothèses réductionnistes non formulées car déterminées par la culture, et donc inconscientes¹⁴. Dans les domaines anglicisés, les problématiques et les méthodologies seront vues sous un angle américain, et certains présupposés culturels discutables mais non discutés s'installeront alors tout naturellement dans les esprits *urbi et orbi* par le truchement de la langue anglaise.

La domination américaine est renforcée par le *Science Citation Index* (SCI) et l'*Impact Factor* (IF), deux indicateurs bibliométriques tout à fait abusifs mais très suivis¹⁵. Ils ont été créés en 1964, et ils sont à présent détenus par *Clarivate Analytics*, une entreprise privée qui se rémunère en vendant l'accès à ses bases de données. Le SCI est un index qui indique le nombre de fois qu'un chercheur a été cité dans les revues scientifiques, ce qui est censé mesurer son influence et sa notoriété. Mais la mesure ne dit pas si les travaux cités l'ont été parce qu'ils sont effectivement une source d'inspiration ou bien pour être critiqués. Par ailleurs, les trucages sont faciles à réaliser

¹⁴ Voir Frath 2014 à ce sujet.

¹⁵ Pour une étude critique, voir par Michele Gazzola 2012 et 2017.

***Pour une gouvernance linguistique des universités
et des établissements d'enseignement supérieur***

grâce à des « citation clubs », dont les membres se mettent d'accord pour se citer les uns les autres, souvent sans raison. Le SCI prend très peu en compte les publications qui ne sont pas en anglais, ce qui est un puissant levier pour l'anglicisation. L'IF se veut une mesure de la valeur des revues scientifiques, qui croît avec le nombre de chercheurs à SCI élevé qu'elle publie. Les revues sont ainsi incitées à privilégier les auteurs bien installés au détriment de chercheurs originaux au SCI plus faible qui sont pourtant les porteurs éventuels d'idées nouvelles.

- *Perte d'influence de la France et fin de la francophonie*

L'anglicisation aura pour résultat la disparition d'une partie importante de la production intellectuelle spécifique à la France. Dès lors, pour quelle raison les étrangers en apprendraient-ils la langue ? Et si le nombre de locuteurs étrangers du français baisse, la position géopolitique de la France sera affaiblie, et à terme ramenée au niveau de celle de pays dont les langues et les cultures, pour belles et intéressantes qu'elles soient, sont peu connues en dehors de leurs frontières et ne leur procurent aucun rayonnement ni aucune influence sur la marche du monde.

5. Anglais lingua franca versus anglicisation

L'anglais a certainement une place de choix dans la recherche et l'enseignement supérieur en France et dans le monde. Nous donnons ici quelques-uns des avantages que procure l'usage de cette langue, et on verra qu'à quelques exceptions près, les bénéfices sont liés à l'usage de l'anglais comme *lingua franca* et les pertes au remplacement du français dans les enseignements.

Pour une gouvernance linguistique des universités et des établissements d'enseignement supérieur

- *Sauvetage de masters très spécialisés*

Parmi les bonnes raisons d'angliciser un cursus, on peut mentionner le maintien ou la création de masters très spécialisés dont les effectifs francophones seraient trop restreints et qui peuvent être sauvés ou créés grâce à l'anglicisation. Il faut noter qu'ils sont peu nombreux dans ce cas.

- *Préparation des étudiants à une carrière en anglais*

Les enseignants veulent naturellement bien préparer les étudiants à leur carrière future, qui se fera en partie en anglais. Ils peuvent alors décider d'introduire des cours en anglais dans le cursus des étudiants, soit en les assurant eux-mêmes, soit en recrutant des chargés de cours anglophones, soit en organisant des cycles de conférences en anglais, animées par des spécialistes anglophones de leurs domaines. Jusque-là, c'est acceptable dans la mesure où tous les enseignements ne se font pas systématiquement en anglais. Mais de plus en plus souvent, les universités créent des cursus entièrement en anglais. Or ces pratiques n'ont pas de base légale, ainsi que la loi Fioraso l'a réaffirmé en 2013¹⁶. Les diplômes anglicisés sont théoriquement illégaux et pourraient être frappés de nullité si une attaque en justice était lancée contre eux.

- *Meilleurs contacts avec l'étranger grâce à la lingua franca*

Les collaborations et les échanges internationaux sont certainement facilités par l'usage d'une *lingua franca*. Sans une langue commune, on ne pourrait pas inviter tel ou tel spécialiste étranger non-francophone pour des conférences ou des cours. Inversement, sans la maîtrise de l'anglais, les spécialistes français

¹⁶ Contrairement à ce qui a été publié dans les médias, cette loi a renforcé la loi Toubon de 1994 ; malheureusement, le Ministère de l'enseignement supérieur ne la fait pas appliquer.

***Pour une gouvernance linguistique des universités
et des établissements d'enseignement supérieur***

seraient confinés à la sphère francophone. Mais l'usage d'une *lingua franca* ne devrait pas impliquer l'abandon de la langue du pays.

- *L'accès aux publications facilité par l'usage d'une lingua franca*

L'accès aux publications du monde entier est certainement facilité par l'usage de la *lingua franca*. Un article publié en chinois par exemple a peu de chances de parvenir à l'attention des chercheurs non sinophones. Pour que cela arrive, il faut le traduire, ce qui représente des coûts et du temps. L'anglais est alors bien pratique.

Mais pourquoi publier *seulement* en anglais ? Dans la plupart des domaines, le chercheur non natif est quasiment *obligé* de publier en anglais parce que la plupart des revues sont dans cette langue. Son expression aura toutes les chances d'être moins bonne que dans sa langue maternelle, ce qui constitue un handicap à la diffusion de l'article. Pourquoi ne pas laisser les chercheurs publier dans leurs langues, ce qui leur permettrait de développer l'argumentation dans toute sa finesse, et ne publier en anglais que dans un second temps, en particulier dans des revues indépendantes des instances anglo-saxonnes, par exemple européennes ? Les anglophones seraient pour le coup incités à lire en langues étrangères lorsqu'ils estiment que telle ou telle tradition non anglophone leur apporterait un point de vue enrichissant leurs propres recherches. Dans la situation actuelle, ils lisent très peu en langue étrangère ; de plus, ils négligent souvent les travaux écrits en anglais par des non natifs, en partie parce que la qualité de l'anglais n'est pas forcément optimale, en partie parce qu'ils ne connaissent les problématiques que du point de vue anglophone, en partie aussi, disons-le, en raison d'un certain sentiment de supériorité, alimenté par leur monoglossie et l'hégémonie de leur langue.

*Pour une gouvernance linguistique des universités
et des établissements d'enseignement supérieur*

Conclusion

Il serait bon que les décideurs politiques et universitaires français prennent conscience de la différence entre l'usage d'une *lingua franca*, entièrement légitime, et l'anglicisation, qui vise à remplacer le français par l'anglais dans la production des connaissances, une pratique contre-productive qui consiste à scier la branche sur laquelle on est assis. Ils devraient aussi s'interroger sur les ressorts inconscients qui les poussent vers l'anglicisation et qui sont largement du ressort du conformisme.

Ils devraient aussi se rendre compte du lien très étroit entre le maintien du français dans la recherche et l'enseignement supérieur et le développement de la francophonie. Il est contradictoire d'agir pour le développement du français dans le monde et en même temps de détruire la raison essentielle pour laquelle les étrangers apprennent notre langue, à savoir l'accès aux connaissances.

Si notre pays finissait par abandonner son excellence en français, il resterait cependant un faible espoir. Il se pourrait que l'Afrique francophone, qui constituera à moyen terme l'essentiel des locuteurs de notre langue, reprenne le flambeau de la francophonie. Les élites africaines francophones n'auraient rien à gagner au passage à l'anglais, et une éventuelle anglicisation des systèmes scolaires et universitaires ferait perdre à l'Afrique francophone le bénéfice du travail éducatif accompli jusqu'ici en français et l'obligerait à reprendre son investissement éducatif à zéro. De plus, elle resterait pendant plusieurs générations à la traîne de la recherche africaine, loin derrière les pays anglophones où l'anglais est installé de longue date. Il se pourrait aussi que les Africains francophones restent attachés à une vision du monde différente de celle des pays anglophones et qui leur donnerait un

Pour une gouvernance linguistique des universités et des établissements d'enseignement supérieur

sentiment d'appartenance et d'identité transnational, surtout si elle restait en contact avec les 15% de francophones non africains.

Il serait bon que les Français se rendent compte des conséquences de l'anglicisation s'ils ne veulent pas être à terme marginalisés dans leur propre langue. Pour finir, nous redonnons la parole à Laurent Lafforgue :

« Dans notre monde industriel, nous pouvons penser que la science aussi est devenue industrielle et que nous autres scientifiques ne sommes plus que des techniciens interchangeables... Si nous pensons cela, le destin de la science française est clair : elle tendra de plus en plus à ne représenter dans la science mondiale que ce qu'autorise le poids démographique de la France, c'est-à-dire... un pour cent »¹⁷.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Cabau Béatrice, 2014, « Échos nordiques : l'anglais dans l'enseignement supérieur », in *Les Langues Modernes n° 1/2014*, dir. P. Frath.
- Calvet Louis-Jean, *Pour une écologie des langues du monde*, Paris, Plon, 1999.
- Frath Pierre, 2018a, « Les pertes causées par l'anglicisation dans la recherche et l'enseignement supérieur », in *Mehrsprachigkeit im Wissenschaftsdiskurs*, Hans W. Giessen, Arno Krause, Patricia Oster-Stierle, Albert Raasch (Hrsg.), Nomos, Baden-Baden.
- Frath Pierre, 2018b, « Anthropologie de l'anglicisation de l'enseignement supérieur et de la recherche ». In *European Journal of Language Policy 9_2 06*, Liverpool University Press on behalf of The European Language Council / Conseil européen pour les langues.
- Frath Pierre, 2014, "There is no recursion in language". In *Language and Recursion*, Francis Lowenthal & Laurent Lefebvre (Eds.), chapter XIV, 2014, XIX, 232 pages. Springer Verlag, Berlin.
- Gazzola Michele, 2017, « Les classements des universités et les indicateurs bibliométriques: Quels effets sur le multilinguisme dans

¹⁷ Lafforgue 2005 et 2016.

***Pour une gouvernance linguistique des universités
et des établissements d'enseignement supérieur***

- l'enseignement et la recherche? », in Françoise Le Lièvre, Mathilde Anquetil, Lisbeth Verstraete-Hansen, Christiane Fäcke, and Martine Derivry (eds.), *Langues et cultures dans l'internationalisation de l'enseignement supérieur - Languages and cultures in the internationalization of higher education*, Bern/Berlin: Peter Lang.
- Gazzola Michele, 2012, «The linguistic implications of academic performance indicators: general trends and case study », *International Journal of the Sociology of Language*, n. 216, p. 131-156, (2012).
- Kelly Paul, Pelli-Ehrensberger Annabarbara & Studer Patrick (2009) : *Mehrsprachigkeit an universitären Bildungsinstitutionen: Arbeitssprache im Hochschulfachunterricht*. ISBB Working Papers. ZHAW Zürcher Hochschule für Angewandte Wissenschaften.
- Lafforgue Laurent, 2005, 2016, « Le français, au service des langues ». In *Pour la science*, n° 329, mars 2005 ; également dans *Plurilinguisme et créativité scientifique*. Collection Plurilinguisme dirigée par l'Observatoire Européen du Plurilinguisme, coord. P. Frath & J. C. Herreras. The BookEdition.com, 2016.
- Truchot Claude, 2011, « L'enseignement en anglais abaisse le niveau des formations », *La recherche*, n° 453, p.82, <http://www.larecherche.fr/idees/grand-debat/enseignement-anglais-abaisse-niveau-formations-01-06-2011-77376>